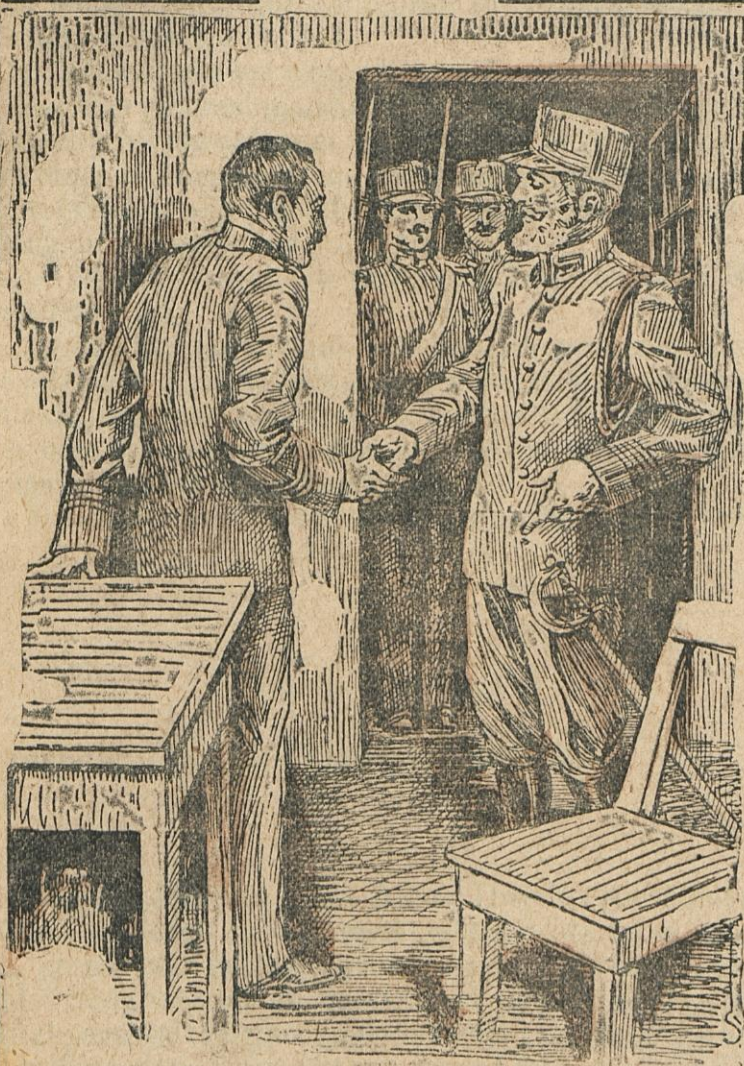




— Mon cher capitaine, en sortant de cette cellule,
vous aurez un dur combat à livrer

C. I

LIVRAISON 37.

re du jeune homme qui l'implorait avec tant d'ardeur.

Mais comment faire ?

N'avait-il pas les mains liées... ?

— Vos prières, monsieur Dreyfus, dit-il sur un ton grave et presque-solennel, trouvent un écho profond en mon cœur et je communiquerai à mes supérieurs ce que j'ai appris à ce sujet en leur demandant l'autorisation de témoigner au procès de votre frère...

— Merci... merci... de toute mon âme ! balbutia Mathieu Dreyfus.

Le capitaine allemand crut devoir le prévenir encore une fois de ce qu'il ne fallait pas fonder trop d'espairs sur son aide, car il ignorait si on lui permettrait d'intervenir au procès et il ne pourrait en aucune manière transgresser les ordres qui lui seraient donnés.

Il parlait encore lorsque quelqu'un frappa à la porte.

CHAPITRE XXXVIII.

UN RAYON D'ESPOIR.

Depuis plusieurs jours, Alfred Dreyfus passaient les longues journées et les interminables nuits de sa détention, étendu sur la dure couchette de sa cellule. Il était tombé dans un état de prostration morale et physique dont il parassait ne plus pouvoir sortir ; pendant des heures et des heures il gardait son regard fixe au plafond, où l'humidité avait laissé des traces qui s'élargissaient en des dessins étranges.

Son corps était secoué de frissons fiévreux et de brusques sursauts. Quelquefois, il arrachait ses vêtements parce qu'il éprouvait une sensation de chaleur intolérable. D'autres fois, il grelottait de froid, remontait jusqu'à son menton, la couverture de son lit pour la serrer autour de son cou et de ses épaules ; il claquait des dents et une sueur glaciale lui baignait le front.

Les tourments qu'il avait éprouvé durant des interminables semaines pendant lesquelles il avait dû subir plusieurs interrogatoires énervants, l'immobilité dans une atmosphère humide et lourde, la nourriture si différente de celle à laquelle il était accoutumé, l'avaient tellement affaibli, qu'il pouvait à peine se tenir debout.

Chacun des interrogatoires auxquels il avait été soumis avait été pour lui une véritable torture que menaçait de le conduire à la folie.

Cet éternel « avouez ! » qu'il avait entendu répéter plusieurs fois chaque jour, par la même voix, toujours sur le même ton, avec cette exaspérante insistance avec laquelle du Paty semblait vouloir faire pénétrer de force cette pensée dans son esprit, avait mis un tel désordre dans son cerveau qu'il ne réussissait plus à comprendre ce qui lui arrivait, à voir clair dans sa situation.

Il n'avait plus la force de se révolter contre le traitement inhumain qu'il subissait.

Durant les premiers temps, quand on le reconduisait dans sa cellule, après un interrogatoire, il s'agitait comme un forcené ; il criait, il hurlait, il blasphémait, il se jetait contre les murs, sans se soucier du mal qu'il pouvait se faire.

Maintenant, depuis plusieurs jours, aucun gardien n'avait plus entendu le son de sa voix ; il était devenu complètement inerte et apathique.

Ce qu'il trouvait le plus terrible, c'était de se sentir

constamment observé ; de savoir que chacun de ses mouvements était épié... C'était là une souffrance intolérable...

Il cherchait en vain un peu de repos, un peu de sommeil, mais il ne réussissait à trouver ni l'un, ni l'autre. Et ses nerfs étaient arrivés à un tel état de tension qu'ils semblaient prêts à se rompre.

Il restait ainsi, immobile, le regard perdu dans le vide, des heures et des heures....

La nostalgie qui l'étreignait quand il pensait à Lucie, à ses chers enfants, à tous les siens, était si grande, si profonde, que, souvent en pensant à eux, les larmes jaillissaient, malgré lui, de ses yeux et coulaient le long de son pauvre visage défait.

La pensée de son innocence, lui avait donné, durant les premiers temps, le ferme espoir que ces épreuves ne pouvaient durer longtemps, qu'il ne tarderait pas à être libre, mais, à présent, il était complètement découragé.

On eut dit que tous et tout s'étaient ligués contre lui.

Et, lui, qui n'avait jamais fait mal à qui que ce soit, qui n'avait jamais vécu pour autre chose que pour son noble métier et sa chère famille, il se voyait soudain entre les mains d'ennemis qui semblaient s'être alliés pour le perdre !

Qu'avait-il donc fait pour être condamné à une telle souffrance ?

S'il lui avait, au moins, été permis de voir quelque fois Lucie, de parler avec elle, il aurait supporté plus facilement son malheur...

Chaque jour, il avait attendu sa visite.

Chaque jour, il lui avait écrit des lettres qui n'étaient qu'un cri de désespoir jailli de son pauvre cœur torturé.

Mais Lucie ne venait pas.

Il ne recevait pas de lettres non plus... Et, cependant,

il était certain que sa femme devait lui écrire.....

Amy Nabot, au contraire, avait pu pénétrer dans la prison ; on lui avait remis la clé de sa cellule. Elle avait pu le voir, lui parler.

Ah ! tout cela était un cauchemar affreux !....

Alfred Dreyfus ne pouvait imaginer ce que lui réservait l'avenir.

Il lui semblait qu'une avalanche s'était écroulée sur lui et qu'elle l'emportait aux abîmes.....

Il savait à peine si c'était le jour ou si c'était la nuit ; il ne levait jamais les yeux vers la fenêtre grillagée qui s'ouvrait dans une des parois, tout près du plafond.

Il ne savait pas combien d'heures s'étaient écoulées, depuis l'instant où il s'était laissé tomber sur le lit... Soudain, il entendit le bruit de la clé tournant dans sa serrure.

Il ne leva même pas les yeux ; il ne bougea pas.

Il lui était indifférent de savoir qui entraît.

Peut-être était-ce le sergent qui venait le chercher pour un nouvel interrogatoire.

— Capitaine Dreyfus ! appela une voix.

Alors, il tourna la tête et reconnut Forzinetti.

Il fit un mouvement pour aller vers lui ; mais il n'en eut pas la force ; il ne réussit qu'à grand'peine à s'appuyer sur ses coudes.

Forzinetti s'approcha, lui fit signe de rester étendu, et s'assit sur le bord du grabat.

— Comment allez-vous, capitaine ?

Alfred Dreyfus esquissa un baible sourire et haussa les épaules :

— Vous le voyez, je perds mes forces de jour en jour. Si cela ne change pas, avant peu.....

— Les choses changeront rapidement, interrompit l'officier. Je suis venu pour vous apprendre que l'acte

d'accusation a été dressé et que le procès aura lieu d'ici peu.

Alfred Dreyfus considéra le commandant avec un air incrédule.

— Vraiment ?

— Oui, on a fixé la date du 19 décembre.

Alfred Dreyfus soupira profondément. Il lui semblait être soulagé d'un poids énorme.

— Dieu soit loué !... s'écria-t-il. Je serai enfin libéré de cette incertitude !

— Oui, ajouta Forzinetti. On arrivera à une conclusion qui vous sera certainement favorable.

— Quelles sont, en réalité, mes perspectives, commandant ?.... Je ne suis au courant de rien. Je sais seulement que je suis accusé d'être un traître, et l'on voudrait que j'avoue..... Mais je n'ai rien à avouer..... On ne croit pas à mes protestations d'innocence et l'on me traite avec une rigueur dont il n'y a jamais eu d'exemple contre un détenu, pendant la période d'instruction. On interdit à ma femme de venir me voir, mais une Amy Nabot peut venir jusque dans ma cellule me conseiller de m'évader!... A-t-on fait une enquête au sujet de ce fait si étrange ?

— Oui... C'est le commandant du Paty qui s'en est chargé, mais il se dit convaincu de ce que ce ne pourrait être Amy Nabot qui a fait cela.....

— Lui avez-vous pas dit que vous avez trouvé la porte de ma cellule ouverte ?

— Certainement... J'ai fait un rapport précis de ce qui est arrivé, répondit Forzinetti, et j'ai aussi insisté pour que l'on fasse l'enquête nécessaire pour tirer cela au clair.

— Et vous dites que c'est le commandant du Paty qui en a été chargé ?

— Oui....

— Lui ! Justement lui, mon pire ennemi !

Jusqu'à présent, il n'a rien trouvé et il a déclaré que les recherches faites ont établi qu'Amy Nabot n'est pas sortie de chez elle, cette nuit-là.....

— Mais ceci est....

— C'est une honte ! une véritable honte ! interrompit Forzinetti. Mais ne vous agitez pas ainsi, capitaine, cela ne sert à rien et vous ne faites qu'accroître votre mal.

Le commandant se leva et tendit la main à Alfred :

— J'essaierai d'être calme et précis pour le jour du procès, dit le prisonnier d'une voix ferme. Mon honneur, ma vie, mon avenir, le bonheur de toute ma famille sont en jeu.....

Forzinetti lui serra fortement la main.

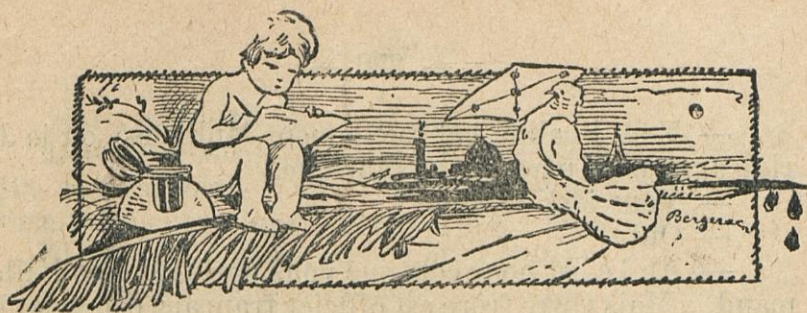
— Je fais les vœux les plus ardents et les plus sincères pour que le procès démontre votre innocence.

— Dieu vous entende !

Les deux hommes se regardèrent un moment en silence et Alfred Dreyfus sentit grandir en son cœur une vive amitié pour Forzinetti.

Ce vieil officier était le seul qui, malgré la terrible accusation qui pesait sur lui, lui avait gardé son estime et lui témoignait de la bonté.





CHAPITRE XXXIX.

CŒURS QUI SE JOIGNENT...

— Ma tante vous attend pour prendre le thé,, Monsieur Dreyfus, annonça Brigitte von Scheden qui venait d'entrer dans le cabinet de travail de son oncle.

Le capitaine von Schwartzkoppen se tourna vers les deux jeunes gens :

— Allons dit-il, sinon ma femme s'impatienterait.....

Mademoiselle von Scheden et Mathieu Dreyfus sortirent ensemble de la pièce.

Madame von Schwartzkoppen vint à leur rencontre et salua Mathieu Dreyfus avec la plus grande cordialité.

Bientôt, une femme de chambre entra pour apporter le thé qui fut servi par Mlle von Scheden.

La conversation roula tout d'abord sur les sujets habituels, on parla de la vie de Paris, des théâtres, des concerts et des événements du jour.

— Etes-vous allé à la dernière représentation des « Noces de Figaro » ? demanda la femme de l'attaché.

— Non, madame ; depuis quelques semaines, nous vivons ma famille et moi, dans un tel cauchemar que personne, chez nous, n'a envie de se divertir.

— Vous habitez à Paris ? demanda le diplomate.

— Non, j'habite habituellement Mulhouse, où je dirige avec mon père, notre fabrique.

— Vous êtes alsacien ?

— Oui....

— Ah ! c'est pour cela que vous parlez si bien l'allemand !... Mais votre frère est officier français, cependant ?

— Mon père est resté citoyen français, capitaine, et il n'y a que trois ans que nous sommes retournés en Alsace....

A cette époque, le souvenir de la guerre de 1870 était encore très vivace dans les mémoires de tous les Français et Allemands ; aussi, la femme de l'attaché, dont l'intuition féminine lui faisait craindre que la conversation fut sur une pente dangereuse, s'empessa de la faire changer de thème.

On parla de la passion que Brigitte avait pour les chevaux, de sa témérité qui lui faisait toujours choisir les bêtes les plus ombrageuses et, naturellement, l'épisode qui avait permis à Mathieu de lui sauver la vie fut rappelé encore une fois.

Il y avait environ une heure que les quatre personnes causaient ainsi quand l'ordonnance du capitaine vint lui annoncer qu'on avait besoin de lui dans les bureaux de l'ambassade.

— Excusez-moi, Monsieur Dreyfus, dit-il ; je ne puis rester plus longtemps.... Mais j'espère que nous nous reverrons encore.

Mathieu se leva pour prendre congé, mais Schwartzkoppen le pria de rester encore.

— Non, il ne faut pas vous en aller si vite !... Restez encore un peu....

Brigitte qui, jusque-là n'avait pas pris une part très active à la conversation, se joignit à son oncle pour le prier de rester.

Mathieu sourit et reprit sa place.

L'attaché sortit de la pièce et sa femme le suivit. Mlle von Scheden avait, de nouveau rempli la tasse de Mathieu et elle la lui offrit avec un air assez troublé.

Mathieu, lui aussi un peu était confus.

Pendant quelques secondes, ni l'un, ni l'autre ne parla ; enfin le jeune homme rompit le silence :

— Il y a longtemps que vous êtes à Paris ? demanda-t-il.

— Depuis environ trois mois. Mes parents m'ont envoyée ici pour que je me perfectionne dans l'étude du français.

— Et, vous avez fait de grands progrès ?

— Je le crois... Mon oncle et ma tante paraissent contents de moi à ce point de vue.

— Et vous resterez encore quelques temps.

Brigitte fit un geste d'ignorance :

— Je ne le sais pas, Monsieur Dreyfus... Je devrais aller passer un an en Angleterre pour apprendre l'anglais.

— Vos parents attribuent donc une grande importance à la connaissance des langues ?

Brigitte soupira :

— Oui, parce que... parce que....

Elle hésitait en regardant Mathieu ; puis tout bas, au bout d'un instant, elle continua :

— Pour mon avenir, il est absolument indispensable que je connaisse les langues étrangères.

— Pour votre avenir ?

— Oui... lorsque j'aurais passé un an à Londres....

Elle hésitait encore, regardant Mathieu d'un air confus :

— Que ferez-vous, après ? demanda celui-ci.

— Après ?... Je me marierai....

Mathieu la considéra avec un air étonné.

— Cette perspective n'a pas l'air de vous causer une bien grande joie ! dit-il.

Un nuage de tristesse passa dans les grands yeux de la jeune allemande. Elle semblait faire un effort pour contenir ses larmes et elle murmura :

— Je n'ai aucune raison pour m'en réjouir !

Le jeune homme se sentit ému par les paroles pleines d'amertume de la jeune fille. Il entrevoyait derrière cet aveu une grande douleur qu'elle étouffait courageusement. Toutefois, il n'osa rien demander de plus.

Mais Brigitte semblait épouvantée d'en avoir tant dit. Elle souriait, mais avec peine. Pour changer de conversation, elle demanda :

— Vous devez être très préoccupé du sort de votre frère, Monsieur Dreyfus ?

— Je suis très chagriné en effet, répondit Mathieu. Vous pouvez facilement vous imaginer combien il est pénible pour ma famille et pour moi-même que de le voir sous le coup d'une semblable accusation. Nous savons tous qu'il est innocent et qu'il n'aurait jamais été capable de commettre une action de ce genre.

— Le procès démontrera son innocence, Monsieur Dreyfus... Il faut avoir confiance en la justice...

Mathieu eut un geste d'impuissance :

— Hélas !... Nous nous raccrochons tous à ce seul espoir !... L'honneur de notre famille dépend de la sentence qui sera rendue... Mais nous avons beaucoup d'ennemis et ils sont tous ligués contre mon frère...

— Vous craignez vraiment qu'il puisse être condamné ?

— Qui peut prévoir comment se terminera le procès ? s'exclama le jeune homme.

— Si, réellement, une trahison a eu lieu et si votre

frère est innocent de ce crime, il faut qu'il y ait un autre coupable !...

Mathieu baissa la tête :

— Oui, un autre...

— L'on pourrait donc prouver l'innocence de votre frère en dévoilant le nom de l'individu qui a livré les documents secrets de l'armée française ?

— Assurément, Mademoiselle.

— La pensée de votre frère me tourmente et j'éprouve une pitié sans limites pour ce malheureux qui expie la faute d'un autre... Comme je voudrais l'aider !...

Mathieu prit dans les siennes la main de la jeune fille et la serra avec ferveur.

— Je vous remercie, mademoiselle, de participer ainsi à notre douleur.

Brigitte hocha la tête :

— Il ne faut pas encore me remercier ; je n'ai encore rien fait pour votre frère. Si vous croyez que je pourrais faire quelque chose pour lui je le ferais avec joie...

Mathieu la sentit sincère et il comprit que, si c'était possible, elle aiderait Alfred de tout son cœur.

Il serra encore une fois la petite main qu'il tenait toujours dans les siennes et posa sur la jeune fille un regard plein de reconnaissance :

— Oui, vous pourriez l'aider...

— Dites-moi ce que je dois faire et considérez-moi comme une amie sincère qui désire vous être utile...

Mathieu hésita un instant, puis il ajouta :

— Vous nous ferez, à mon frère et à moi, un très grand plaisir si vous réussissez à découvrir le nom du coupable... Si nous pouvions révéler ce nom aux juges, mon frère serait sauvé...

Brigitte répondit à l'étreinte de la main du jeune homme.

— Fiez-vous à moi, dit-elle, je ferai tout ce qui me sera possible.

Très ému, Mathieu se pencha sur la petite main et la baisa avec ferveur.

Mais ils ne purent causer plus longtemps sur ce sujet, car juste à cet instant, Madame von Schwartzkoppen rentrait dans le salon.

— Excusez-moi, Monsieur Dreyfus, dit-elle, j'ai été appelée au téléphone par une de mes amies et je suis restée assez longtemps à lui parler...

Il resta encore un moment avec les deux femmes, parlant, de toute espèce de choses, et échangeant avec la jeune fille des regards qui faisaient palpiter leurs cœurs.

Mathieu avait l'impression d'avoir trouvé en elle une aide puissante pour son frère...

Et pour lui ?

Pour lui ? Il n'osait rien espérer, rien autre qu'un simple rêve...

Brigitte von Sheden n'était-elle pas promise à un autre homme ?

CHAPITRE XL

UN MONSIEUR BIEN RENSEIGNE.

— Inès, tu es la plus belle des femmes !... Tu viens de danser comme une fée !...

Esterhazy, dont le visage était allumé par la quantité d'alcool qu'il avait absorbée porta à ses lèvres la main de

la belle mexicaine et la baisa avec une ardeur exagérée.

Inès en parut ennuyée et elle retira sa main.

— Tu peux m'épargner tes compliments, dit-elle sèchement.

Esterhazy sourit :

— Pourquoi es-tu si peu aimable... ? Mais nous allons tout de suite nous réconcilier ! Regarde, je t'ai apporté quelque chose.

Il tira d'une poche de son uniforme un petit écrin, l'ouvrit et le tendit à la jeune femme.

A l'intérieur brillait une bague or, née d'un brillant.

La danseuse la regarda un instant, puis ses yeux se reportèrent sur Esterhazy et elle éclata de rire.

— Quelle beauté !... Du simili-or, avec un faux diamant, bien sûr !... Tu as eu une très belle idée, mais tu peux garder ce précieux objet et en faire cadeau à quelqu'une de tes amies...

Esterhazy bondit.

— Mais... c'est un brillant...

Inès l'interrompit :

— C'est un brillant qui vaut dix francs ! Remets ça dans ta poche et n'en parlons plus... J'ai soif et je veux aller boire quelque chose... Viens !...

Esterhazy et sa compagne allèrent s'installer dans la petite loge dans laquelle le colonel était resté seul pendant près d'une heure à regarder le spectacle.

Inès apercevant les deux bouteilles de champagne vides à côté du seau à glace observa :

— On dirait que tu as eu soif !...

Esterhazy acquiesça de la tête et ajouta :

— C'est en te voyant danser...

Sans même l'écouter, elle se laissa tomber dans un fauteuil.

Esterhazy appela le garçon et commanda une troi-

sième bouteille de champagne.

Dans ces espèces d'endroits où l'on s'amuse il y a toujours du monde ; il y règne toujours une grande animation, mais ce soir-là, les gens semblaient être préoccupés d'autre chose que du plaisir.

On se divertissait comme de coutume, on riait aussi, mais sur les visages une expression insolite se remarquait.

Fréquemment, on entendait prononcer le nom de Dreyfus.

Depuis que tous les journaux en avaient parlé, tous les Français se préoccupaient de l'affaire.

Un espion dans le personnel de l'Etat-Major !

Un officier français avait trahi en communiquant à l'Allemagne, l'ennemie héréditaire de la France, d'importants secrets militaires !

Tous ces gens s'étaient sentis devenir d'ardents patriotes et la trahison les avaient frappés comme une offense personnelle.

Les gens se parlaient sans se connaître ; d'une table à l'autre, les propos circulaient.

Esterhazy cueillit quelques paroles au vol... Il aurait voulu ne pas entendre, rester indifférent, mais ce ne lui était pas possible... Il commençait à se sentir mal à l'aise.

Si ceux qui l'entouraient avaient pu savoir que c'était lui, le vrai coupable de cette trahison !

Ils se seraient déchaînés contre lui et l'auraient assommé, tué peut-être, à coups de poing et à coups de pied !

Le garçon avait apporté la bouteille de champagne demandée et quoique le colonel ne dut plus avoir grand soif après tout ce qu'il avait déjà ingurgité, il but encore comme un naufragé.

Il cherchait à animer la conversation avec Inès, mais c'était difficile parce que la danseuse était de mauvaise

humeur et sa nervosité lui faisait perdre à chaque instant le fil de son discours.

De temps en temps, Esterhazy jetait à la danseuse un regard passionné et s'efforçait de sourire.

Une heure se passa ainsi. Le garçon avait apporté une quatrième bouteille de champagne et elle était aux trois quarts vide déjà quand un monsieur entra dans la loge.

Il s'adressa à l'officier et lui demanda :

— Vous permettez que je prenne place à votre table ?

— Jamais de la vie ! répondit le colonel avec un air indigné. Pourquoi voulez-vous vous asseoir avec nous quand il y a des tables libres ailleurs ?

Malgré ce refus si nettement formulé, l'homme prit une chaise et s'assit.

Esterhazy était fou de colère et il menaçait l'intrus de le faire jeter dehors s'il ne s'en allait pas tout de suite.

Mais l'autre se contentait de sourire en faisant un geste d'indifférence.

— Ne vous excitez pas inutilement ! dit-il enfin, avec le plus grand calme. Comme vous voyez, je suis assis et je n'ai pas l'intention de bouger d'ici...

C'était d'une effronterie sans pareille !

Et quelle figure avait cette homme ! Des yeux petits, au regard pénétrant, fourbe, le nez court et large ; une bouche bordée de grosses lèvres lippues, un menton fortement prononcé...

Il examinait attentivement le colonel, sans cesser de sourire.

A cet instant, le tenancier de l'établissement voulut ajouter son tribut à la manifestation de patriotisme de ses clients et il donna à l'orchestre l'ordre de jouer la Marseillaise.

Tous se levèrent et se mirent à chanter en chœur.

Pendant que la musique jouait, l'inconnu se pencha vers Esterhazy et murmura à son oreille ;

— Tout cet enthousiasme est provoqué par l'affaire Dreyfus.

Esterhazy sursauta involontairement et riposta d'un ton sec :

— Je vous défends de m'adresser la parole !

L'inconnu sourit encore.

— Mais, moi, je désire vous parler ; Dites-moi donc ce que vous pensez de cette affaire ? Croyez-vous Dreyfus coupable ?

Esterhazy ne put s'empêcher de frémir.

L'inconnu souriait toujours.

Que lui voulait cet homme ?

Cet étrange et continuël sourire troublait profondément Esterhazy et lui causait une nervosité voisine de la terreur.

A un certain moment l'homme se pencha par-dessus la table et murmura quelque chose qu'Esterhazy ne put saisir, parce que la musique et le chant l'empêchaient d'entendre nettement les paroles.

Il avait seulement distingué le nom de Dreyfus.

Cet individu aurait-il eu des soupçons sur lui ?

Enfin, le chant cessa.

Tout à coup, Esterhazy sans bien se rendre compte de ce qu'il faisait, se tourna vers la salle et cria :

— Vive la France !

Et toute la salle répéta son cri.

Le public s'était de nouveau assis.

L'inconnu prit alors la main d'Esterhazy, la serra fortement, quoique le colonel cherchât à se délivrer de cette étreinte, et il dit sur un ton d'extrême cordialité :

— Permettez !... C'est pour moi un véritable plaisir.

quand je le peux, que de serrer la main d'une parfaite canaille !...

Esterhazy blémit.

Une sueur froide avait jailli de ses pores.

— Mais ! Qui êtes-vous ? parvint-il enfin à articuler péniblement.

L'inconnu sourit encore une fois, puis prenant tout à coup un air menaçant, il ordonna d'une voix sourde :

— Venez avec moi ; je vous le dirai dehors...

Comme dompté par une force irrésistible, Esterhazy le suivit.

CHAPITRE XLI

UNE NOUVELLE INFAMIE...

Lucie Dreyfus s'occupait de ses enfants.

Les souffrances de ces dernières semaines avaient laissé des traces si profondes sur la malheureuse qu'on ne reconnaissait presque plus en elle la belle jeune femme, exubérante de vie et de santé, qu'elle avait encore été quelques semaines auparavant.

Son visage était décharné et ses grands yeux noirs étaient cernés de bistre ; les lèvres se crispaient souvent comme pour retenir un sanglot.

Les vêtements noirs qu'elle ne quittait plus l'ameusaient encore, lui donnant un aspect triste et digne de pitié.

Elle qui avait été une fleur épanouie dans la lumière du soleil, languissait à présent dans les ténèbres que l'im-

pitoyable destin avait jeté sur sa vie.

Ses enfants étaient l'unique réconfort qui lui était resté. Quand elle entendait leur doux babillage, qu'elle les voyait jouer et rire, dans leur ignorance de tout, sans même pressentir l'immense malheur qui planait sur leur vie, elle oubliait sa douleur pour les admirer.

Ce jour-là, elle avait quand même dans les yeux une lueur d'espoir.

Elle se disait que Mathieu se trouvait à ce moment chez le capitaine Schwartzkoppen.

De temps en temps, elle regardait la pendule et les minutes lui semblaient durer une éternité.

Son impatience du retour de son beau frère se faisait d'instant en instant plus grande.

Elle était anxieuse de connaître les nouvelles qu'il lui rapporterait et qui auraient peut-être une importance considérable.

Enfin, le timbre de la porte d'entrée résonna.

Lucie se leva en hâte et courut ouvrir.

C'était certainement Mathieu... Elle voulait aller à sa rencontre car elle verrait ainsi, de suite, à l'expression de son visage si les nouvelles qu'il apportait étaient bonnes ou mauvaises.

Mais, soudain, elle s'arrêta net.

La femme de chambre venait d'ouvrir la porte et, au lieu de Mathieu, c'était le commandant du Paty qui apparut sur le seuil.

Lucie se demandait comment cet homme osait encore se présenter chez elle.

Mais lui s'avança vers elle en souriant et lui dit avec calme :

— Excusez-moi, Madame, je suis venu vous parler d'une chose urgente concernant votre mari...

Les enfants étaient accourus derrière leur mère et ils

considéraient le nouveau venu avec curiosité.

Lucie posa sur le commandant un regard sévère.

Elle n'avait aucune envie de l'écouter mais elle n'osait pas non plus le mettre à la porte devant la servante.

D'un geste, elle invita le visiteur à passer au salon.

Le petit Pierre qui le regardait avec intérêt, demanda tout à coup :

— Vous êtes allé voir mon papa ?

Du Paty sourit et répondit :

— Oui, mon petit.

L'enfant, tout animé, reprit :

— Vous devriez nous dire quand papa pourra enfin revenir à la maison, afin que maman ne pleure plus...

Pendant ce temps, la jeune femme regardait le commandant avec une telle expression de reproche qu'il se sentit embarrassé.

Sans attendre la réponse, le petit garçon continua :

— Il faut qu'il revienne vite, parce que, depuis qu'il est parti, tout va mal chez nous.

La petite Jeanne s'était, elle aussi, approchée, elle prit une main de l'officier et s'exclama :

— Vous direz à papa de revenir bientôt ?

Le commandant se tourna vers Lucie et dit à mi-voix :

— Madame, ne voulez-vous pas renvoyer ces enfants ?

— Je ne trouve pas que ce soit nécessaire, répondit-elle d'une voix dure.

Du Paty se mordit les lèvres.

Mais il ne pouvait insister et dut maîtriser sa mauvaise humeur. Lucie ne pensait même pas à le prier de s'asseoir ; elle restait debout en face de lui, attendant qu'il parle.

Du Paty resta encore silencieux pendant quelques instants, puis il dit enfin :

— Je suis venu, Madame, vous communiquer quelque chose de très douloureux.

La malheureuse pâlit et répéta :

— Quelque chose de douloureux ?

— Oui, il est arrivé un fait étrange, à la prison du Cherche-Midi...

Lucie porta les mains à son cœur :

— Concernant mon mari ?

— Oui.

— Qu'est-il arrivé ?

Elle fixait un regard inquiet sur le commandant.

Celui-ci se tut encore un instant, prenant plaisir à augmenter l'angoisse et la tension nerveuse de la malheureuse femme.

Mais celle-ci, impatientée, s'exclama :

— Parlez, mais parlez donc ? Qu'est-il arrivé ?

— On a tenté de faire évader votre mari...

Lucie hocha la tête d'un air incrédule.

— Le faire évader ? Qui donc aurait eu intérêt à cela ?

Il y eut un nouveau silence.

Du Paty regarda les enfants, il s'approcha davantage de la jeune femme et dit à voix basse :

— Sa maîtresse...

Lucie sursauta, mais elle redevint tout de suite maîtresse d'elle-même et dit avec calme :

— Dites-moi tout, commandant ; vous êtes certainement venu ici avec l'intention de me raconter toute cette affaire dans ses moindres détails, n'est-ce pas ?

— Certainement, Madame... C'est un sentiment d'humanité, de compassion, qui m'a poussé vers vous...

— Vous êtes trop bon, commandant, répondit la

jeune femme sur un ton de dur sarcasme.

Il feignit de ne pas s'apercevoir de cette méprisante ironie et il continua :

— Vous ne saviez certainement rien de ce que votre mari faisait hors de chez lui.

« Même depuis votre mariage, il a toujours été en relations avec son ancienne maîtresse... Vous, probablement, vous vous illusionnez dans le jugement que vous portez sur votre mari, car vous le voyez avec les yeux de l'amour. Et cependant, il vous trompait. L'affection qu'il vous démontrait à vous et à ses enfants n'était pas sincère, car s'il vous avait aimée, s'il avait été sincèrement attaché à sa famille, il n'aurait pas pensé à l'abandonner pour fuir hors de France avec sa maîtresse.

— Et mon mari voulait faire cela ? demanda Lucie avec un sourire inépuisable.

— Certainement ! Son plan a été, par bonheur, éventé par le major Forzinetti qui est arrivé juste à point pour le surprendre...

Lucie fixa sur l'officier un regard hautain et dit tranquillement :

— Votre petite histoire est vraiment admirable, Monsieur !

Le commandant bondit :

— Ma petite histoire ?

— Oui, parce que tout cela n'est qu'une fable que vous avez inventée pour détruire ma confiance en mon mari et servir vos intentions... Mais vous vous êtes lourdement trompé, parce que je ne crois pas un mot de ce que vous venez de me raconter. Je sais qu'avant notre mariage, mon mari avait une maîtresse. Mais je sais aussi que toute relation a été rompue entre lui et cette femme depuis que nous avons été fiancés.

Du Paty répondit avec cynisme :

— Vous avez vraiment une telle confiance en lui ?

Le regard de Lucie flamba de colère et, scandant ses paroles, elle prononça :

— Oui, j'ai foi en lui... une foi sans limites ! Rien ne pourrait diminuer l'estime que j'ai pour mon époux. Je connais trop bien vos intentions et je sais dans quel but vous tentez maintenant de jeter de la boue sur mon mari...

— Madame, je vous jure !....

— Taisez-vous ! Dans les tristes conditions où je me trouve, vous espérez en vain, me faire croire ces horreurs. Mais ne continuez pas ce jeu, commandant, parce qu'il pourrait vous coûter cher !... Jusqu'à présent, je n'ai parlé ni à mes parents, ni à mon beau-frère, de la manière infâme dont vous vous êtes comporté envers moi, mais si vous osez encore remettre les pieds dans cette maison, je prierai mon beau-frère d'intervenir pour me défendre d'une façon plus énergique que je le pourrais faire moi-même.

Quoiqu'elle fut exaspérée, Lucie se maîtrisait admirablement. Elle ne voulait pas que du Paty s'aperçoive du mal qu'il lui avait fait ; elle ne voulait pas lui donner cette satisfaction.

Cette nouvelle tentative lui montrait malheureusement que cet homme, de qui dépendait l'avenir de son mari, essaierait par tous les moyens de briser son bonheur conjugal afin de profiter de son désarroi pour la soumettre à sa volonté.

Du Paty se mordait les lèvres.

— Madame, reprit-il, vous vous trompez et vous m'accusez injustement. Malgré la façon peu aimable dont vous m'avez accueilli l'autre jour, j'ai vraiment le désir de vous être utile et de devenir votre ami.....

— Je ne tiens pas à votre amitié, parceque je ne puis ignorer vos intentions... Vous me les avez manifestées

d'une manière assez claire... Je crois, d'ailleurs, que nous n'avons plus rien à nous dire.....

Du Paty posa sur la jeune femme un regard plein de fureur.

Lucie comprenait que la haine de cet homme envers son cher Alfred allait encore s'accroître.

Mais comment eut-elle pu agir autrement ? Si Alfred avait jamais connaissance de cet entretien, il devrait savoir aussi comment, malgré les infâmes calomnies de du Paty, elle n'avait pas songé un instant à lui retirer son estime et sa confiance.

Ceci aussi était une nouvelle preuve de son amour.

Le commandant ne voulait pas être congédié sans avoir obtenu un résultat. Il allait dire encore quelque chose, mais Lucie ne lui en laissa pas le temps. Elle avait déjà sonné et la femme de chambre paraissait sur le seuil.

— Veuillez reconduire le commandant du Paty, dit-elle.

Pour éviter un scandale, l'officier s'inclina et sortit de la pièce.

CHAPITRE XLII.

LA VICTOIRE EN DANGER.....

Amy Nabot était étendue sur un divan, dans son boudoir et lisait dans le journal les articles concernant l'affaire Dreyfus.

Quand elle eut terminé, elle laissa tomber le journal

et laissa errer son regard dans le vide.

Elle était perdue dans ses pensées.....

Le procès allait avoir lieu incessamment.....

Si Alfred Dreyfus croyait que les débats allaient le disculper comme il se trompait !

L'idée d'Henry avait été bonne ! En avertissant les journaux, l'opinion publique s'inquiétait du fait ; le peuple persuadé de la faute de Dreyfus réclamait sa condamnation et les autorités militaires n'aurait plus à craindre de réactions hostiles de la part du public.

La sentence ne serait certainement pas légère et Alfred Dreyfus se repentirait d'avoir repoussé la main qui s'était tendue vers lui.....

Amy Nabot fut tirée de ses pensées par l'arrivée d'Henry qui était entré après avoir frappé à la porte.

Il paraissait de mauvaise humeur et, contre son habitude, il salua très froidement la jeune femme qui s'en étonna et demanda :

— Qu'est-ce que tu as ? On dirait que tu es malade ! Tu en fais une tête !

Henry passa ses doigts entre son col et son cou et dit sur un ton excédé :

— Il me semble que quelque chose m'étouffe !... Depuis qu'on a fixé le jour du procès de Dreyfus, je suis en proie à une inquiétude qui me tourmente de plus en plus.

Amy éclata de rire.

— Tu fais toujours des histoires pour rien, mon pauvre ami ! Tu manques d'estomac !

— Ne ris donc pas comme cela, c'est idiot !... Naturellement, toi, tu t'en moques, parce que tu ne cours aucun danger !

— Mais toi non plus !

— Je dois déposer comme témoin contre Dreyfus... Je devrai le regarder en face et témoigner de son crime

tout en sachant pertinemment qu'il est innocent !..... Tu crois sans doute que c'est une chose simple et facile ?

— Qu'est-ce qui te passe par l'esprit, tout-à-coup, je te le demande !.....

Henry prit une chaise et s'assît près du divan sur lequel Amy Nabot était étendue. Mais l'instant d'après, ne pouvant tenir en place, il se releva et se mit à marcher de long en large à travers la pièce.

— J'ai les nerfs brisés ! s'exclama-t-il. Quand je rencontre un des officiers de l'Etat-Major, je n'ai plus le courage de le regarder dans les yeux... Il me semble toujours qu'on va deviner ce que j'ai dans l'esprit.

Amy Nabot leva la tête avec un air irrité.

— C'est de la folie ! dit-elle. Je ne comprends pas pourquoi tu t'agites de la sorte... Si tu conserves ton calme, tu peux être sûr qu'il ne t'arriverait rien.....

Henry s'arrêta devant la jeune femme.

— Crois-tu vraiment que l'on pourra soutenir l'accusation d'après le document apocryphe ?

— Jusqu'à présent personne n'a cru qu'il était apocryphe.....

Henry parut se calmer un peu.

— Oui, tu as raison, dit-il.

— Personnellement, reprit la jeune femme, je ne suis pas du tout inquiète. Le procès se déroulera comme nous l'avons prévu et espéré. Les juges du tribunal militaire sont tous convaincus de la faute de Dreyfus et ils le condamneront sans aucun doute.....

— Je voudrais que ce soit déjà fini ! soupira le colonel.

Amy se pencha vers lui avec coquetterie et passa sa main fraîche sur son visage pâli.

Henry lui prit les mains et les baisa passionnément, en posant sur elle un regard plein de désir.

— Il faut avoir patience encore quelques jours, dit l'aventurière. Promets-moi de rester calme ?

— Oui, je te le promets... Je te promets toujours... tout ce que tu veux et, avec toi, je tiens mes promesses.....

A ce moment, la pendule sonna deux heures.

Henry se leva.

— Il faut que je m'en aille, dit-il. Je suis de service.

— Au revoir, mon cher ! répondit la jeune femme en lui tendant la main.

Quand le colonel fut parti, Amy Nabot s'absorba de nouveau dans ses méditations. Elle essayait de s'imaginer comment se déroulerait le procès auquel elle avait l'intention d'assister.

Elle voulait voir Alfred Dreyfus, elle voulait le voir combattre désespérément pour défendre son honneur, elle voulait jouir de son accablement, jouir le plus intensément possible de son propre triomphe quand les juges l'auraient condamné.....

A ce moment on frappa encore une fois à la porte.

Ennuyée cette nouvelle visite qui la dérangeait dans ses rêveries, Amy Nabot cria un bref :

— Entrez !

En voyant apparaître Esterhazy, son visage s'assombrissait encore davantage.

Lui aussi il paraissait très agité. Son visage était pâle, ses yeux creuses et cernés.

Sans même la saluer, il s'avança vers elle en criant !

— Toi ! Tu me la paieras !.....

Son regard était menaçant et Amy se dressa sur ses coudes, un peu effrayée :

— Qu'est-ce que tu me veux ? demanda-t-elle d'une voix dure. Serais-tu ivre ?

— Non, je ne suis pas ivre !

— Que me veux-tu alors ?

— Tu m'as trahi !... Tu m'as dénoncé !....

Amy devint livide. Elle fixa Esterhazy comme si elle n'avait pas bien compris la signification de ces paroles.

— Trahi ? Dénoncé ? Moi ?

— Oui !

— Tu es fou !

— Ne mens pas ! Tu n'as pas pu résister au désir de révéler que c'était moi qui avais vendu les documents secrets à Schwartzkoppen !

— Quelle idée ! Je n'ai jamais dit un mot à personne de cela.....

Esterhazy prit la jeune femme par les poignets, puis la foudroyant du regard, comme s'il eut voulu l'annihiler, il cria :

— Si, c'est toi !... Allons, avoue !

Gênée par ce regard posé sur le sien, Amy se libéra de l'étreinte par une effort violent.

— Ne dis pas de bêtises ! s'exclama-t-elle. Je n'ai rien fait et je n'ai, par conséquent, rien à avouer.....

— Alors, comment un individu que je ne connais pas peut-il venir me dire en plein visage que c'est moi qui ai conclu l'affaire avec Schwartzkoppen..... ?

— Comment !... Quelqu'un t'a dit ça ?

Le colonel fit un signe affirmatif.

— Oui ! gronda-t-il. Un sale type qui m'a déclaré nettement, qu'il avait entre les mains des preuves suffisantes pour démontrer ma culpabilité et l'innocence de Dreyfus !... Et il s'adressera au Ministère de la Guerre, si

A ces mots Amy Nabot porta les mains à son cœur et se laissa retomber sur le divan.

Toujours de plus en plus agité, Esterhazy continua :

— Je suis perdu !... Ces preuves seront remises au ministre de la Guerre, et je serai condamné, tandis qu'on libérera Dreyfus, à moins que.....

— A moins que ?

Incapable de retenir son impatience, la jeune femme trépignait :

— A moins qu'avant vingt-quatre heures, je lui aie versé dix mille francs.....

— Dix mille francs ?... Tu les as ?

— Quelle stupide question !... Comment pourrai-je les avoir..... ?

Un instant, Amy Nabot resta les yeux perdus dans le vide, comme s'ils suivaient une pensée lointaine, puis elle posa de nouveau son regard sur Esterhazy.

— Et qui serait cet individu ?

— Je n'en sais rien, moi-même..... Je serais porté à croire que c'est le diable en personne !

— Il m'a abordé dans un café-concert où je me trouvais avec Inès et il m'a fait clairement comprendre qu'il savait parfaitement que c'était moi qui avais vendu les documents à Schwartzkoppen.....

— Mon Dieu ! Qu'est-ce qui va se passer ?

— Il est absolument nécessaire que tu me procures cet argent !

— Tu sais très bien que je ne puis pas disposer d'une pareille somme !

— Alors, il faut trouver autre chose... A la place de l'argent, il accepterait des documents.....

— Cet individu serait donc un espion ?

— Sans doute, un de ceux qui servent l'Allemagne... Il faut que tu te procures ces documents, afin que je puisse le faire taire, autrement, nous sommes perdus !....

— Mais comment me les procurer ?... Tu as de meilleures occasions que moi.....

Esterhazy secoua la tête,

— Impossible ! A l'Etat-Major, on est devenu si méfiant maintenant que je ne réussirais jamais à mettre la

main sur des papiers importants.....

Amy réfléchissait.

Si cet individu mettait sa menace à exécution en remettant au Ministère de la Guerre les preuves de la culpabilité d'Esterhazy, Alfred Dreyfus serait immédiatement libéré, puisque l'accusation contre lui tomberait par le fait même.

Cela ne devait pas arriver.....

Mais comment se procurer les documents secrets que ce dangereux individu exigeait ?

Henry ?

Oui, Henry pourrait le faire..... Comme officier de l'Etat-Major, il pouvait tout.....

Elle le verrait ce jour même, elle lui exposerait la situation, le danger de voir s'écrouler tout le plan imaginé pour ruiner Alfred Dreyfus et elle le supplierait de lui remettre les documents nécessaires.....

Elle se tourna vers son complice :

— Quel genre de documents exige cet homme ?

— N'importe lesquels pourvu qu'ils soient importants ?

— C'est bien... Va lui dire qu'il les aura.....

— Tu pourras te les procurer ?

— Oui.....





CHAPITRE XLIII.

EN ATTENDANT LE VERDICT....

Lucie Dreyfus était assise, ce soir-là, dans la salle à manger, en compagnie de son beau-frère.

— Demain, nous connaissons le verdict ! murmura celui-ci.

Lucie baissa la tête, soupira profondément et répéta d'une voix faible :

— Oui, demain, nous connaissons le verdict !

— Ne te préoccupe pas de moi, Mathieu ; je saurai me montrer forte ; je sais qu'il faut être prêt à tout et qu'il me faudra supporter encore cette épreuve quelle qu'elle soit....

— Et si cela finissait mal, Lucie ?

Elle secoua énergiquement la tête.

— Je ne veux même pas envisager une semblable possibilité, Mathieu !... Tu sais que je suis convaincue de l'innocence d'Alfred et s'ils osaient le condamner, ils commettraient une injustice telle que le ciel lui-même devrait la venger..... Durant ces dernières semaines, nous avons éprouvé des angoisses indicibles, mais demain tout doit être fini.....